

Avant donc de songer à soi le serviteur se doit à son Maître. Nous avons à servir Dieu durant tout le temps de la vie présente. Après avoir labouré et ensemencé le champ de notre âme, gardé avec une énergie vigilante le troupeau qui nous est confié, rempli tous nos devoirs d'état, nous nous livrons aux doux labeurs de la piété ; nous donnons au Dieu qui daigne les savourer et s'en nourrir les aliments que lui offrent notre foi et notre amour. Après viendra pour nous l'heure du repas, l'éternel rassasiement à la table que notre Maître daignera lui-même nous préparer.

Mais avant cette heure gardons-nous de nous énorgueillir de nos bonnes œuvres et de notre vie sainte et d'entretenir en nous cette pensée extravagante que Dieu nous doit des actions de grâce ! *Est-ce que le maître est tenu de rendre grâce à son serviteur parce qu'il a accompli ses ordres ? Je ne le crois pas. Ainsi quand vous aurez accompli tous les préceptes qui vous sont imposés, dites : nous ne sommes pas autre chose que des serviteurs, ce que nous avons fait, nous devons le faire¹.*

JÉSUS RETOURNE A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DES TABERNACLES.

I. — Saint Jean fait précéder le voyage du Sauveur à Jérusalem de cette réflexion, étrange à qui n'en comprendrait pas la portée : *Jésus parcourait la Galilée, ne*

¹ Luc., XVII, 9, 10.

voulant pas aller en Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir¹. Quoi ! Il est Dieu : sa vie, sa doctrine, ses miracles, le montrent surabondamment. D'ailleurs il ne cesse de traverser victorieusement les embûches de ses ennemis ; il se montre au milieu d'eux et nul n'ose mettre sur lui une main téméraire. Nous le verrons tout à l'heure à Jérusalem, dans le temple ; au moment même où le Sanhédrin décrète sa mort, quand des satellites viennent pour le prendre, une force mystérieuse les arrête, Jésus est invulnérable à leurs coups. Mais alors pourquoi ces signes de faiblesse humaine, cette fuite, ces précautions de ne parcourir la Judée que sous un strict incognito ? Pourquoi, étant Dieu, agir comme le ferait le plus timide et le plus faible des hommes ? La réponse nous vient de l'ineffable mystère de l'Incarnation. En Jésus-Christ sont deux natures et deux opérations, et afin de fonder pour toute la durée des siècles la foi du genre humain à son humanité en même temps qu'à sa divinité, s'il fait des miracles pour affirmer cette dernière, il agit souvent à la façon humaine pour affirmer l'autre. Il ira à Jérusalem, mais avec les précautions que dicte la commune prudence.

Une des grandes fêtes de l'année Mosaïque motivait ce voyage, la fête des Tabernacles, célébrée dans la première quinzaine d'octobre. Aucune fête n'était plus joyeuse et ne remplissait Jérusalem de plus de chants d'allégresse et d'Alleluia. En souvenir de la marche d'Israël dans le désert et de ses campements, la ville se remplissait de cabanes de feuillage, où, durant les sept jours de la solennité, habitaient des milliers de pèlerins

¹ Joan., VII, 1. Matt., XIX, 1.

et d'habitants. Une fête si populeuse et si brillante parut à quelques-uns des proches du Sauveur une occasion favorable à leurs vues ambitieuses. Pourquoi ne pas faire servir leur parent devenu illustre à leur propre fortune ? Plus il opèrera de miracles, plus il manifesterà sa gloire, plus aussi cette gloire rayonnera sur eux-mêmes. Ils s'en vinrent donc trouver Jésus et dans une telle désinvolture, et avec un si insolent langage, qu'ils justifient ce que dit d'eux l'Évangéliste : *Ses proches ne croyaient pas en lui*¹.

*Ils s'en vinrent donc et lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites. Personne n'agit en secret quand il veut se faire connaître. Puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde*². Cette fois encore admirons la douceur, le calme, l'inaltérable patience avec lesquelles il reçoit et écoute ces insolents. Son intention secrète est d'aller à Jérusalem, non pas pour prendre part à la fête tumultueuse et où la décadence Juive a pu introduire plus qu'une joie bruyante, mais de vrais scandales ; s'il y va c'est pour enseigner le peuple et manifester sa Divinité par de nouveaux miracles. Aller à la fête dans les vues ambitieuses qu'on lui suggère ; y aller dès les premiers jours, alors que la dissipation est plus grande et la retenue moins sévère ? Oh ! non. Il ne va pas à la fête pour se montrer ; il ira secrètement pour prêcher. Tel est le sens des paroles douces et calmes qu'il oppose aux insolentes provocations de ses proches. *Mon temps n'est pas venu*³.

Profonde et émouvante parole ! « son temps, » c'était

¹ Joan., VII, 5.

² Joan., VII, 3, 4.

³ Joan., VII, 6.

celui de sa passion et de sa mort, de son Sacrifice et de la Rédemption du genre humain, de sa victoire sur l'enfer et de l'adoption de sa gloire éternelle. Alors, il devait apparaître à Jérusalem, non plus sous la réserve de l'incognito, ni dans la faiblesse du condamné à mort, mais dans l'éclat d'une confession publique et solennelle de sa Divinité, apparaissant devant la Synagogue pour lui annoncer son futur triomphe, devant Pilate et l'Empire Romain « pour y faire l'héroïque confession de foi, « bonam confessionem ». Jusqu'à ce moment il voulait demeurer caché, et, pour donner la pleine assurance de sa nature humaine, fuir comme feraient les siens après lui devant les sanguinaires complots de ses ennemis.

En cela serait l'éternelle différence entre son Eglise et le Monde, entre son Eglise et les contrefaçons, hérésies et schismes. Celles-ci pourraient toujours apparaître ouvertement dans un monde prêt à les accueillir toujours ; lui seul et sa doctrine, hostiles à un monde vicieux, en seraient chassés et y seraient persécutés. *Pour vous, le monde n'a aucun sujet de vous haïr, et votre heure est toujours l'heure propice. Mais moi il me hait parce que je témoigne de la perversité de ses œuvres*¹. Les rôles étaient donc nettement définis : les proches du Sauveur qui restaient unis d'idées, peut-être même d'intrigues, avec les Pharisiens, pouvaient sans danger se montrer dans Jérusalem ; Lui, s'y présentant ostensiblement, donnait prise à leurs complots et à leurs coups de mains. *Allez donc, vous autres, à cette fête ; pour moi je n'y vais pas ; car mon temps n'est pas accompli*².

¹ Joan., VII, 7.

² Joan., VII, 8.

Nous avons vu dans quel sens le Sauveur disait qu' « il n'irait pas à la fête », ne voulant s'y rendre, ni encore, ni avec ses proches, ni avec la foule, ni dans les premiers jours, les plus bruyants de la Solennité ; comptant néanmoins y prendre part, non en public, mais dans le temple pour y prêcher. *Il demeura donc en Galilée. Puis, quand ses proches furent montés à Jérusalem, lui-même y monta, non ostensiblement, mais comme en incognito* ¹.

II. — Ce départ ² était pour lui plein d'amertume. En Galilée il n'avait trouvé du côté de la foule et de quelques-uns de ses proches qu'indifférence et insolente incrédulité. A Jérusalem l'attendaient de plus violentes contradictions, et les six mois qui le séparaient encore de sa Passion n'allaient se remplir que de douleurs accumulées. Ces douleurs commencèrent dès les premiers pas. Au premier village Samaritain qu'il aborda au sortir de la plaine d'Esdreton, il se vit outrageusement chassé, lui et ses Disciples qui y étaient allés chercher un gîte pour la nuit. En tout temps les Samaritains haïssaient les Juifs, mais cette haine se ravivait au temps des solennités, quand les caravanes Galiléennes ³ traversaient la Samarie pour se rendre à Jérusalem. Tout Juif qui marchait « la figure tournée vers Jérusalem » excitait leur colère et subissait leurs outrages. Jésus et ses Apôtres l'expérimentèrent durement. *Ayant envoyé devant lui quelques-uns de ses Disciples, afin de lui préparer un logement, on lui refusa l'hospita-*

¹ Jean., VII, 9, 10.

² Matt. XIX, 1.

³ Luc., IX, 51.

lité, parce qu'ils allaient le visage tourné vers Jérusalem ¹.

Traiter ainsi le Fils de Dieu, c'était assurément une énormité que Jésus de sa toute-science avait connue et que de sa toute-puissance il pouvait empêcher. Mais, ne l'oublions pas, sa préoccupation incessante est de former ses Apôtres à leur vie future et à la terrible épreuve que ses humiliations, ses souffrances et sa mort devaient tout prochainement leur faire subir ; profonde sera leur stupéfaction quand, dans six mois, ils verront leur Maître chassé de partout comme un malfaiteur, d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, du Prétoire au Calvaire, du Calvaire au Sépulcre. Jésus les prépare à la lutte suprême en leur faisant subir à son sujet l'insolence des Samaritains. D'ailleurs, eux aussi devaient connaître l'amertume de ces affronts, et bien des fois, durant leur carrière apostolique, la haine de peuples amentés contre leur parole allait leur refuser tout accueil. Leur histoire serait celle de l'Église, qui, durant tout le cours des siècles, est exilée et voyageuse à travers le monde, tantôt accueillie, tantôt repoussée, toujours patiente à s'éloigner de qui la chasse, à se rendre aux désirs de qui l'appelle, et ne connaissant ni la malédiction, ni la haine, ni la vengeance. Sans doute le Sauveur lui donne l'ordre de secouer sur les peuples ingrats et obstinés la poussière de ses pieds ; mais elle le fait sans connaître l'éclat de la colère. Les Apôtres eussent dû préluder à l'héroïsme de la Charité du Christ, mais inexpérimentés encore dans les voies nouvelles inaugurées par la croix, uniquement préoccupés de l'injure infligée à leur Maître, ils ne songèrent qu'à la

¹ Luc., IX, 52, 53.

vengeur. Ils se souvenaient de Phinéas qui vengea l'honneur de Dieu en immolant le sacrilège qui le violait, d'Elie qui fit tomber le feu du ciel sur les émissaires d'un roi impie; il leur semblait naturel d'appeler le même feu sur des injures plus graves. Abordant donc le Sauveur, Jacques et Jean lui dirent : *Voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de consumer ces gens-là ? Jésus se retournant vers eux les réprimanda* ¹. Non pas assurément qu'il condamnât l'acte de Phinéas ni la miraculeuse punition infligée par Elie aux soldats d'Achab. Fréquents dans l'Ancien Testament, au sein d'un peuple intraitable, plus rares dans la Nouvelle Alliance où la grâce domine la crainte, et la charité la justice, les châtements resteront toujours dans les pouvoirs et la mission de l'Église; mais l'esprit qui animera ces rigueurs restera toujours un esprit d'amour, l'amour qui arme contre son enfant prévaricateur le bras d'un père. S'il faut quelquefois châtier, il faut plus souvent pardonner, et quand le châtement s'impose ne l'infligez qu'en aimant. Tel est l'esprit nouveau, l'esprit de l'Évangile, émanation douce et bénie de la pensée et du cœur de l'Homme-Dieu, qui n'eut dans sa carrière entière que la préoccupation unique de sauver les hommes. Le blâme jeté sur les Apôtres leur vient de ce qu'ils méconnaissent cet esprit : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. — Et ils s'en allèrent dans une autre bourgade* ².

III. — Quelques pas plus loin, la même charité envers la souffrance, la même patience en face de l'ingratitude

¹ Luc., IX, 54.

² Luc., IX, 55, 56.

se traduisirent dans un miracle. *Comme il arrivait à l'entrée d'une bourgade, dix lépreux accoururent vers lui, et s'arrêtant ils criaient : O Sauveur ! O Maître ! ayez pitié de nous !* ¹ Des dix l'un était Samaritain; car si la prospérité laisse le champ libre aux rivalités et aux haines, l'adversité rappelle ceux qu'atteint un même mal. Juifs et Samaritains habitaient la même bourgade, et dès qu'ils eurent appris la venue du Sauveur, ils accoururent. C'est « de loin » qu'ils lui envoient leurs clameurs suppliantes, car leur mal est à la fois hideux et contagieux et une loi sévère leur interdit d'approcher ². Mais le Dieu venu dans le monde pour « guérir toute infirmité » n'a garde de mépriser une prière qu'anime une admirable foi. A leur manière d'interpeller Jésus, à leur pleine assurance d'en être guéris, à la promptitude qu'ils mettent à lui obéir, on a vite reconnu de véritables croyants. *Allez vous montrer aux prêtres leur dit Jésus* ³. Eux sans hésiter s'en allèrent et c'est en chemin que le miracle s'opéra sur eux. Soudain leurs ulcères se guérissent, la peau redevint saine, toute difformité disparut et ils se virent comme ils étaient avant que le mal terrible les avait envahis.

Malades ils étaient tous confondus dans la même ardente prière, guéris leur naturel à chacun reparut : le Juif oublieux et ingrat, le Samaritain humble et reconnaissant. *Ils s'en allèrent et voilà qu'en chemin la lèpre disparut. L'un d'eux se voyant guéri revint aussitôt sur ses pas célébrant à haute voix la grandeur de Dieu; puis il se prosterna aux pieds de Jésus, la face contre terre, et lui exprima sa recon-*

¹ Luc., XVII, 12, 13.

² Luc., XVII, 12.

³ Luc., XVII, 14.

*naissance*¹. Tout est beau dans cet acte : la gratitude qui inspire, l'humilité qui confesse, la foi qui élève jusqu'à l'adoration du Dieu caché sous la forme extérieure de l'homme. Or, dit l'Évangile, *c'était un Samaritain*². Autant sa démarche réjouit le cœur du Maître, autant l'ingratitude des neuf Juifs le désola. *Les dix n'ont-ils pas été guéris, demanda-t-il ? Où donc sont les neuf autres ? Ainsi aucun ne s'est trouvé qui revint rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. Lève-toi, poursuis ton chemin, ta foi t'a sauvé*³. En d'autres circonstances nous entendrons le Sauveur annoncer aux Juifs leur réprobation, tandis que courtisanes, samaritains, étrangers, publicains, s'en viendront jouir du sein d'Abraham dans le Royaume des Cieux, d'où les propres fils seront bannis.

Grande leçon pour nous-mêmes. Car fussions-nous les fils des Saints, nés et nourris dans les milieux les plus fervents, au sein des héroïsmes de vertu les plus admirables, nous pouvons déchoir, et, déchus, être chassés du Royaume. Au contraire, élevés au milieu d'exemples les plus pernicioeux, d'entraînements les plus funestes, nous pouvons être des saints.

JÉSUS, AU TEMPLE, AFFIRME SA DIVINITÉ

I. — Quand, vers le milieu de la fête, Jésus entra dans Jérusalem, il trouva la ville, non pas tant agitée par les réjouissances ordinaires que préoccupée de la

¹ Luc., XVII, 14, 15, 16.

² Luc., XVII, 16.

³ Luc., XVII, 17, 18, 19.

question du Messie. Des divisions profondes s'y accusaient à propos du Sauveur, et d'incessantes discussions s'élevaient sur son caractère et sa mission. Une partie de la foule, émue de sa doctrine et de ses miracles, ne faisait pas difficulté de le reconnaître pour le grand Prophète annoncé au monde. D'autres mêlant l'ignorance à quelques lueurs de vérités restaient dans le doute. D'autres, au doute, ajoutaient des appréciations malveillantes. Quant aux Pharisiens dont nous connaissons déjà les haines, ils comptaient dès lors en finir avec ce Jésus, dont la gloire, les œuvres et l'influence, irritaient jusqu'au paroxysme la jalousie sanguinaire. Ils se démenaient pour accroître le nombre de leurs adeptes et détacher de Jésus tous ceux qu'ils soupçonnaient lui être favorables. A leurs raisonnements par trop défectueux ils joignirent la terreur qui leur réussissait davantage et faisait peser sur Jérusalem et la Judée entière le joug de plus en plus lourd de leur suprématie. On tremblait devant eux, et ce n'est plus guère qu'en secret qu'on pouvait se prononcer sur Jésus avec quelque liberté et quelque franchise¹.

Tel est l'ingrat milieu où nous verrons le Sauveur répandre sa doctrine et donner de nouvelles preuves de sa Divinité. Au moment où il entrait au Temple, les questions anxieuses s'entrecroisaient à son sujet. *Les Juifs cherchaient Jésus et demandaient : « où donc est-il ? »*². Tous posaient la même question, mais dans des intentions différentes. Les uns avec un désir sincère de l'entendre et de s'instruire ; plusieurs par un simple motif de curiosité ; les Scribes et les Pharisiens dans le

¹ Jean., VII, 10-13.

² Joan., VII, 11.

dépît de ne le point voir venir et la crainte qu'il n'échappât à leurs embûches. Aussi quand ces derniers entendaient sortir de la foule la moindre parole élogieuse, ils y opposaient de suite quelque sinistre accusation. « *Il est bon, disaient les uns* ». — « *Non certes ! répliquaient d'autres, mais c'est pour le peuple un séducteur* ; » et joignant les menaces aux accusations ils faisaient taire toute bouche d'où sortait la louange, et ainsi *personne par crainte des Juifs, n'osait plus parler librement* ¹.

Tous se turent quand Jésus parla. *Vers le milieu de la fête Jésus monta au Temple et commença à enseigner* ². Quel fut ce premier discours ? Quelle explication donna-t-il des divines Ecritures ? Comment en déroula-t-il la trame, où le Messie, son origine, sa mission, ses miracles, sa rédemption, sont, depuis Moïse jusqu'à Malachie, annoncés avec tant de force et de précision ? L'Evangile ne nous en a rien conservé. Mais à l'attitude de la foule et à celle des Pharisiens, nous pouvons juger de la puissance des divines paroles et de l'extraordinaire effet qu'elles produisirent. La foule demeura dans une simple et bienveillante admiration, les Pharisiens donnèrent de leur aveuglement et de leur sottise une preuve nouvelle. *Comment sait-il les Ecritures lui qui ne les a pas étudiées ?* ³. Mais, insensés, c'est là l'une des plus manifestes preuves qu'il n'est pas homme comme les autres hommes, qu'en Lui est une science infuse qui n'est pas de la terre mais du ciel, qu'en un mot Jésus est bien ce qu'il dit être : Fils de Dieu venu en ce monde pour instruire et sauver le monde. Mais il

¹ Joan., VII, 13.

² Joan., VII, 14.

³ Joan., VII, 15.

faut être de bonne foi et de bonne vie pour apprécier la vérité et s'y rendre. Tant que l'homme est travaillé par ses vices, que l'orgueil de la raison le domine, ou que les passions s'irritent du joug que l'Homme-Dieu fait peser sur le cœur et les sens, n'espérons pas de lui la droite et loyale profession de foi. Faisons taire nos passions et tout aussitôt la divinité du Christ nous apparaîtra.

C'est cette divinité que Jésus enseigne avant toute chose. Jésus dit : *ma doctrine n'est pas de moi ; elle est de Celui qui m'a envoyé* ¹. Ces premières paroles nous élèvent au plus haut de tous les mystères ; à la génération éternelle du Verbe de Dieu. Jésus-Christ est fils de Dieu, consubstantiel à son Père, recevant tout de Lui comme du Principe d'où il est engendré. Tout ce qu'il tient il le tient de son Père ; tout ce qu'il dit il l'entend premièrement dire à son Père, puisque entre son Père et lui tout est commun. C'est en ce sens inefablement profond que « sa doctrine n'est pas sienne, mais est la doctrine de Celui qui l'envoie ». O profondeur ! O sublimité des enseignements de Jésus-Christ ! Arrière ceux qui en font un sage, un Philosophe plus sublime que les autres, un penseur qui a précédé son siècle, un initiateur étonnant des vérités de tous les âges. Non, Jésus-Christ n'est pas cela, Jésus-Christ est Dieu et c'est au sein de Dieu son Père qu'il a puisé tout ce qu'il nous est venu enseigner.

Mais, encore un coup, ceux-là seuls s'élèveront à ce sublime mystère dont les vices n'obscurciront pas la vue et ne tiendront pas la volonté captive. *Si quelqu'un veut accomplir la volonté de mon Père, il reconnaî-*

¹ Joan., VII, 16.

*tra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de moi-même*¹. Jésus parlerait de lui-même s'il ne venait pas de Dieu, n'était pas consubstantiel à Dieu. Il serait ce qu'ont été les sages de ce monde ; rien de plus.

Il condescend même à donner de sa Divinité une plus humble et plus accessible preuve, qu'il prend au vif de la nature humaine. Tout Philosophe, tout chef d'école ne songe quand il instruit, qu'aux trouvailles personnelles de son génie ; c'est sa pensée propre qu'il développe, c'est sa gloire et le prestige de son nom qui doivent bénéficier de ses labeurs. En fut-il ainsi de Jésus ? Nullement. Jamais il ne chercha sa propre illustration ; jamais il ne quitta le dernier rang que son humilité lui faisait prendre. Il naquit pauvre, vécut dans de continuelles humiliations, ne rougit ni de sa Mère, ouvrière besogneuse, ni de Joseph, artisan de village, ni de ses Apôtres pêcheurs des bords du Lac ; Jésus-Christ n'a qu'une préoccupation unique : fonder sur la terre le culte du Très-Haut, son Père. Là est toute son ambition ; là se concentrent ses pensées et ses désirs : *L'homme qui parle de son chef n'a en vue que sa propre gloire Mais l'homme qui cherche la gloire de Celui qui l'envoie, celui-là dit vrai et la droiture est en lui*².

Ses ennemis ne pouvant nier ses miracles, ni par suite détruire les preuves de Divinité qui en jaillissaient, avaient pris une autre voie pour le perdre aux yeux du peuple : ils le faisaient passer pour un violateur du sabbat, et, par suite, pour un adversaire de la Loi que Moïse, sur l'ordre de Dieu, avait donnée à Israël. Jésus réfute cette calomnie. On se souvient que dix-huit mois

¹ Joan., VII, 17.

² Joan., VII, 18.

auparavant il avait, un jour de sabbat, guéri le Paralytique de la Piscine de Bethesda. Ce miracle avait atterré les Phariséens qui depuis avaient essayé de toute manière d'en détruire l'effet. Guérir un malade le jour du grand repos, c'était là violer la Loi divine, se montrer l'ennemi du ciel, par conséquent perdre tout droit à se dire Fils de Dieu.

Jésus-Christ commence par frapper d'un coup droit ces gardiens si vigilants de la Loi. Qui d'entre eux observe cette loi ? Qui d'entre eux n'en viole pas ouvertement les plus fondamentales prescriptions ? A l'heure même où ils s'en donnent comme les défenseurs, ils s'appêtent par le plus noir des attentats à en enfreindre le plus grave précepte : le respect de la vie d'autrui. *Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Or personne de vous ne l'accomplit. Et puis, pourquoi cherchez-vous à me tuer ?*¹.

Ici, des étrangers peut-être, peut-être aussi les effrontés Phariséens interrompirent grossièrement le Sauveur : « *Vraiment vous êtes possédé du démon. Qui cherche à vous faire mourir ?* »². Jésus ne releva pas l'injure, et continua à montrer l'injustice et la déloyauté de l'accusation. Il a guéri un infirme le jour du sabbat ? Mais eux-mêmes ne circonscirent-ils pas ce même jour ? Et s'ils peuvent sans violer le sabbat circonscire, lui qui opère un miracle en guérissant le malade tout entier le violerait ! Que prouve le miracle, sinon l'action de Dieu, du Dieu qui est le Maître du sabbat ? Et que signifie le bienfait, sinon que le sabbat n'est pas violé par celui qui l'accorde ? *J'ai fait un miracle et tous vous êtes*

¹ Joan., VII, 19, 20.

² Joan., VII, 20.

outrés. *Pourtant vous aussi, le jour du sabbat, vous circoncisez, comme Moïse vous en a donné le précepte. Et encore la Circoncision ne vient pas de lui mais des Patriarches. Si donc on circonscrit un homme le jour du sabbat sans que la Loi de Moïse soit violée, pourquoi cette indignation contre moi qui ai rendu à un infirme la santé complète ce même jour du sabbat ?*¹.

A la méchanceté l'accusation des Pharisiens joignait la légèreté et l'inconsidération : Jésus le leur rappelle avec le même calme et la même douceur : *Cessez de juger superficiellement, mais jugez selon la justice*².

Une nouvelle réflexion faite par quelques Juifs de l'assistance donnèrent au Sauveur l'occasion de développer et de rendre plus profondes encore les affirmations de sa divinité. Ces Juifs constataient une merveille qui les jetait dans l'étonnement. Ils savaient le dessein des Pharisiens de s'emparer de la personne de Jésus, de le traduire en jugement et de le mettre à mort. Mais qui les arrêtait donc, alors surtout que l'occasion s'offrait à eux si favorable ? *N'est-ce pas là, disaient-ils, cet homme qu'ils cherchent à faire mourir ? Le voilà qui parle en public et ils ne lui disent rien !*³. Les Juifs entêtés dans leur aveuglement, ne voient pas le miracle, ni que déjouer ainsi les complots et comprimer les fureurs d'ennemis aussi puissants qu'ils sont implacables ne peut être que l'œuvre d'une force surhumaine. Cela seul eut dû, outre tant d'autres preuves, leur démontrer la Divinité du Sauveur. Ils se contentent de

¹ Joan., VII, 21, 22, 23.

² Joan., VII, 24.

³ Joan., VII, 25, 26.

dire : *Les Princes des Prêtres auraient-ils reconnu qu'il est vraiment le Christ ?*⁴.

Puis tout aussitôt ils retombent dans leurs erreurs, qui n'ont d'autre origine et d'autre but que de les tenir éloignés de leur Sauveur : *Celui-ci, disent-ils, nous savons d'où il est, tandis que quand viendra le Christ, nul ne saura d'où il est*². Or on savait si bien d'où viendrait le Christ, qu'il naîtrait à Bethléem, qu'il sortirait du sang de David, que les Sanhédrites, consultés par les Mages, n'avaient pas hésité à leur donner ces renseignements sur l'origine et la naissance du Messie. Savoir que Jésus était né à Bethléem et du sang de David était donc savoir, d'après les Prophètes, qu'il était bien le Messie promis au monde. Jésus les en convainc.

*Elevant la voix, vous me connaissez, s'écria-t-il, vous savez d'où je suis*³. Et puisque les prophéties, en même temps qu'elles annonçaient sa naissance temporelle, révélaient encore sa divine origine, les Juifs devaient reconnaître du même coup qu'il était le Fils de Dieu et que c'est du ciel, qu'il était descendu sur la terre. *Vous le savez aussi, je ne suis pas venu de moi-même. C'est Celui qui est vrai qui m'a envoyé... Moi je le connais, parce que je suis par Lui et qu'il m'a envoyé*⁴. Impossible au Sauveur de dire plus clairement qu'il était le Fils de Dieu, consubstantiel avec Dieu, Dieu de Dieu, égal en tout à son Père, car s'il « connaît le Père », c'est qu'il vit dans son sein, est sa vivante image, et tire tout de Lui.

¹ Joan., VII, 26.

² Joan., VII, 27.

³ Joan., VII, 28.

⁴ Joan., VII, 28, 29.

Mais vous, vous ne le connaissez pas ¹ ! Ce n'était que trop vrai. Car, s'ils avaient gardé sa notion théologique, s'ils se glorifiaient d'être le seul peuple au monde, qui eût conservé la connaissance et le culte du vrai Dieu, en pratique ils le méconnaissaient outrageusement. Non seulement ils violaient sa loi, mais ils y substituaient leurs traditions humaines, l'insultant ainsi deux fois. Ils étaient devenus de véritables négateurs de Dieu ; mais le leur dire les exaspérait et la suprême injure était pour eux dans le mot si véridique du Sauveur : *Vous autres vous ne le connaissez pas !* Ce que Jésus ajouta qu' « il le connaissait, lui, parce qu'il était par lui », fils consubstantiel au Père, Dieu engendré de Dieu, acheva de les pousser au plus abominable des forfaits. *Là dessus, les Juifs cherchèrent à se saisir de sa personne* ², pour le mettre à mort. Mais que peut l'homme devant la volonté divine ? Comme à toutes les heures où ses ennemis tentèrent contre lui des coups de force, Jésus fit agir la mystérieuse puissance dont il disposait, et toute tentative se trouva arrêtée : *Nul ne mit la main sur lui, car son heure n'était pas encore venue* ³.

Cette heure viendra, elle sera celle où le Divin Rédempteur voudra souffrir et mourir pour les hommes, et ce sera l' « heure de la puissance des ténèbres ». A cette heure terrible, toutes les puissances du mal seront déchaînées contre lui ; il les appellera, il les conviera, il se livrera à elles, car à leur insu elles accompliront le plus ardent de ses vœux. Jusqu'à cette heure de l'expiation nulle force au monde ne pourra rien contre lui.

Bien plus, au moment même où les Pharisiens lais-

¹ Joan., VII, 28.

² Joan., VII, 32.

³ Joan., VII, 30.

saient éclater leur haine, une lueur de bon sens et de droiture revint au peuple. Dans la foule beaucoup croyaient en Lui et disaient : « *Quand le Christ viendra fera-t-il plus de miracles que n'en opère cet homme ?* » ¹. Une lueur, disons-nous, et encore quelle faible lueur ! Cette foule est restée si aveugle devant ses miracles et si sourde à ses solennelles affirmations, elle est si peu affermie dans sa foi, qu'elle pose l'alternative de la venue d'un autre Christ, qui serait le véritable. Quant à Jésus-Christ, « cet homme » comme elle l'appelle, s'il est le Christ, il ne l'est qu'avec « un peut-être ».

Toutes vagues que fussent ces rumeurs du peuple, elles inquiétèrent les Pharisiens et leur persuadèrent de brusquer le dénouement. Il n'était plus temps de tergiverser, il fallait au plus tôt s'emparer de la personne de Jésus. Eux-mêmes, en face d'un peuple qui eût pu se révolter, n'osèrent procéder à cette arrestation ; ils y commirent des subalternes. *Quand les propos de la foule parvinrent aux oreilles des Pharisiens, ils envoyèrent des gardes pour s'emparer de Jésus* ². Mais la même force qui arrêtait les Chefs comprima l'effort des ministres : aucun d'eux ne put mettre la main sur le Sauveur, qui avec la même mansuétude tranquille continua l'instruction commencée. Qu'ils le sachent donc, c'est en Dieu qu'il mourra, en maître du temps, en dominateur de la mort. Cette mort, il la veut plus qu'eux-mêmes, elle vient, elle est proche, encore un moment et il se livrera à elle ; qu'ils prennent donc patience un instant encore ; dans un instant lui-même,

¹ Joan., VII, 31.

² Joan., VII, 32.